

— Parce que je suis bon ?

— Non ; mais... vous ne parlez plus maintenant comme hier, vous êtes tout autre...

— Voyons, Fleur-de-Marie, qu'aimez-vous mieux, que je sois le Rodolphe d'hier... ou le Rodolphe d'aujourd'hui ?

— Je vous aime bien mieux comme maintenant... Pourtant, hier il me semblait que j'étais plus votre égale... » Puis, se reprenant aussitôt, craignant d'avoir humilié Rodolphe, elle lui dit : « Quand je dis votre égale... M. Rodolphe, je sais bien que cela ne peut pas être...

— Il y a une chose qui m'étonne en vous, Fleur-de-Marie.

— Quoi donc, M. Rodolphe ?

— Vous paraissez oublier ce que la Chouette vous a dit hier..., qu'elle connaissait les personnes qui vous avaient élevée.

— Oh ! je n'ai pas oublié cela... j'y ai pensé cette nuit... et j'ai beaucoup pleuré... mais je suis sûre que

cela n'est pas vrai... la borgnesse aura inventé cette histoire pour me faire de la peine...

— Il se peut que la Chouette soit mieux instruite que vous ne le croyez ; si cela était, ne seriez-vous pas heureuse de retrouver vos parents ?

— Hélas ! M. Rodolphe, si mes parents ne m'ont jamais aimée... à quoi bon les retrouver ?... Ils ne voudraient pas seulement me voir... S'ils m'ont aimée... quelle honte je leur ferais !... Ils en mourraient peut-être...

— Si vos parents vous ont aimée, Fleur-de-Marie, ils vous plaindront, ils vous pardonneront, ils vous aimeront... S'ils vous ont délaissée... en voyant à quel sort affreux leur abandon vous a réduite... leur honte, leurs remords vous vengeront.

— A quoi bon se venger ?

— Vous avez raison... N'en parlons plus... »

A ce moment la voiture arrivait près de Saint-Ouen, à l'embranchement de la route de Saint-Denis et du chemin de la Révolte.



Malgré la monotonie du paysage, Fleur-de-Marie fut si transportée de voir des champs, comme elle disait, qu'oubliant les tristes pensées que le souvenir

de la Chouette venait d'éveiller en elle, son charmant visage s'épanouit. Elle se pencha à la portière en battant des mains et s'écria :

« M. Rodolphe, quel bonheur !... de l'herbe ! des champs ! Si vous vouliez me permettre de descendre... il fait si beau !... J'aimerais tant à courir dans ces prairies !... »

— Courons, mon enfant... Cocher, arrête !

— Comment ! vous aussi, vous voulez courir, M. Rodolphe.

— Je m'en fais une fête.

— Quel bonheur !! M. Rodolphe !! »

Et Rodolphe et la Goualeuse de se prendre par la main et de courir à perdre haleine dans une vaste pièce de regain tardif, récemment fauché.

Dire les bonds, les petits cris joyeux, le ravissement de Fleur-de-Marie, serait impossible. Pauvre gazelle si longtemps prisonnière, elle aspirait le grand air avec ivresse... Elle allait, venait, s'arrêtait, repartait avec de nouveaux transports. A la vue de plusieurs touffes de pâquerettes et de boutons d'or, la Goualeuse ne put retenir de nouvelles exclamations de plaisir ; elle ne laissa pas une de ces petites fleurs. Après avoir ainsi couru quelque temps, et s'être lassée vite, car elle avait perdu l'habitude de l'exercice, elle s'arrêta pour reprendre haleine, et s'assit sur un tronc d'arbre renversé au bord d'un fossé profond.

Le teint transparent et blanc de Fleur-de-Marie,

ordinairement un peu pâle, se nuança des plus vives couleurs. Ses grands yeux bleus brillaient doucement ; sa bouche vermeille, haletante, laissait voir deux rangées de perles humides ; son sein battait sous son vieux petit châle orange ; elle appuyait une de ses mains sur son cœur pour en comprimer les pulsations, tandis que, de l'autre main, elle tendait à Rodolphe le bouquet de fleurs des champs qu'elle avait cueilli.

Rien de plus charmant que l'expression de joie innocente et pure qui rayonnait sur cette physionomie candide.

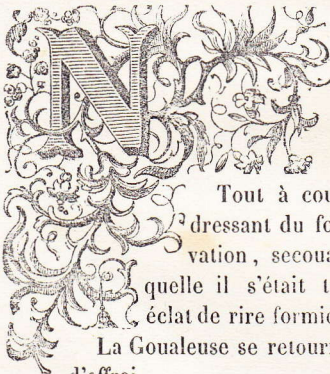
Lorsque Fleur-de-Marie put parler, elle dit à Rodolphe, avec un accent de félicité profonde, de reconnaissance presque religieuse :

« Que le bon Dieu est bon de nous donner un si beau jour !! »

Une larme vint aux yeux de Rodolphe en entendant cette pauvre créature abandonnée, méprisée, perdue, jeter un cri de bonheur, de gratitude ineffable envers le Créateur, parce qu'elle jouissait d'un rayon de soleil et de la vue d'une prairie.

.....  
Rodolphe fut tiré de sa contemplation par un incident imprévu.

## IX. — LA SURPRISE.



ous l'avons dit, la Goualeuse s'était assise sur un tronc d'arbre renversé au bord d'un fossé profond.

Tout à coup un homme, se dressant du fond de cette excavation, secoua la literie sous laquelle il s'était tapi, et poussa un éclat de rire formidable.

La Goualeuse se retourna en jetant un cri d'effroi.

C'était le Chourineur.

« N'aie pas peur, ma fille, reprit le Chourineur en voyant la frayeur de la jeune fille, qui se réfugia auprès de son compagnon. Dites donc, M. Rodolphe, voilà une fameuse rencontre, hein ! vous ne vous attendiez pas à ça ? ni moi non plus... » Puis il ajouta d'un ton sérieux : « Tenez, maître... voyez-

vous, on dira ce qu'on voudra... mais il y a quelque chose en l'air... là-haut... au-dessus de nos têtes... Le *Meg des megs* (1) est un malin, il me fait l'effet de dire à l'homme : Va comme je te pousse... vu qu'il vous a poussés ici tous les deux, ce qui est diablement étonnant !

— Que fais-tu là ?... dit Rodolphe très-surpris.

— Je veille au grain pour vous, mon maître... Mais tonnerre ! quelle bonne farce que vous veniez justement dans les environs de ma maison de campagne !... Tenez, il y a quelque chose... décidément, il y a quelque chose.

— Mais, encore une fois, que fais-tu là ?

— Tout à l'heure vous le saurez, donnez-moi seulement le temps de me percher sur votre observatoire à un cheval. »

Et le Chourineur courut vers le fiacre arrêté à

(1) Dieu.

peu de distance, jeta ça et là sur la plaine un coup d'œil perçant, et revint prestement rejoindre Rodolphe.

« M'expliqueras-tu ce que tout cela signifie ?

— Patience! patience! maître... Encore un mot...

Quelle heure est-il ?

— Midi et demi, dit Rodolphe en consultant sa montre.

— Bon..., nous avons le temps... La Chouette ne sera ici que dans une demi-heure.

— La Chouette! s'écrièrent à la fois Rodolphe et la jeune fille.

— Oui... la Chouette. En deux mots, maître... voilà l'histoire : hier, quand vous avez eu quitté le tapis franc, il est venu...

— Un homme d'une grande taille avec une femme habillée en homme; ils m'ont demandé, je sais cela. Ensuite ?

— Ensuite ils m'ont payé à boire et ont voulu me faire jaspiner (1) sur votre compte... Moi je n'ai rien pu leur dire... vu que vous ne m'avez pas communiqué autre chose que la raclée dont vous m'avez fait la politesse... je ne savais de vos secrets que celui des coups de poing de la fin... Après ça j'aurais su quelque chose, ça aurait été tout de même... C'est entre nous à la vie à la mort... maître Rodolphe... Que le diable me brûle si je sais pourquoi je me sens pour vous comme qui dirait l'attachement d'un bouledogue pour son maître... depuis que vous m'avez dit que j'avais du cœur et de l'honneur... Mais c'est égal... ça y est... C'est plus fort que moi, je ne m'en mêle plus... ça vous regarde... arrangez-vous...

— Je te remercie, mon garçon, mais continue...

— Le grand monsieur et la petite femme habillée en homme, voyant qu'ils ne tiraient rien de moi, sont sortis de chez l'ogresse, et moi aussi... eux du côté du palais de justice, moi du côté de Notre-Dame. Arrivé au bout de la rue, je commence à m'apercevoir qu'il tombait par trop de halberdes..., une pluie de défilage! Il y avait tout proche une maison en démolition. Je me dis : Si l'averse dure longtemps, je dormirai aussi bien là que dans mon chenil. Je me laisse couler dans une espèce de cave où j'étais à couvert; je fais mon lit d'une vieille poutre, mon oreiller d'un plâtras, et me voilà couché comme un mâ...

— Après... après ?...

— Nous avons bu ensemble, maître Rodolphe. J'avais encore bu avec le grand et la petite habillée

en homme : c'est pour vous dire que j'avais la tête lourde... avec ça il n'y a rien qui me berce comme le bruit de la pluie qui tombe. Je commence donc à roupiller; il n'y avait pas, je crois, longtemps que je *pionçais*, quand un bruit m'éveille en sursaut; c'était le Maître-d'École qui causait comme qui dirait *amicablement* avec un autre... J'écoute... tonnerre!... qu'est-ce que je reconnais?... la voix du grand... qui était venu au tapis franc avec la petite habillée en homme!

— Ils causaient avec le Maître-d'École et la Chouette? dit Rodolphe stupéfait.

— Avec le Maître-d'École et la Chouette... Ils convenaient de se retrouver le lendemain.

— C'est aujourd'hui!... dit Rodolphe.

— A une heure.

— C'est dans un instant!

— A l'embranchement de la route de Saint-Denis et de la Révolte...

— C'est ici!

— Comme vous dites, maître Rodolphe, c'est ici!

— Le Maître-d'École!... prenez garde, M. Rodolphe, s'écria Fleur-de-Marie.

— Calme-toi, ma fille... lui ne doit pas venir... mais seulement la Chouette...

— Comment l'homme qui est venu me chercher au cabaret avec une femme déguisée a-t-il pu se mettre en rapport avec ces deux misérables?... dit Rodolphe.

— Je n'en sais, ma foi, rien... Après ça, maître, peut-être que je ne me serai éveillé qu'à la fin de la chose; car le grand parlait de ravoir son portefeuille que la Chouette doit lui rapporter ici... en échange de cinq cents francs; faut croire que le Maître-d'École avait commencé par les voler... et que c'est après qu'ils se seront mis à causer de *bonne amitié*.

— Cela est étrange...

— Mon Dieu, ça m'effraye pour vous, M. Rodolphe, dit Fleur-de-Marie.

— Maître Rodolphe n'est pas un enfant, ma fille; mais, comme tu dis... ça pourrait chauffer pour lui... et me voilà.

— Continue, mon garçon.

— Le grand et la petite ont promis deux mille francs au Maître-d'École... pour vous faire... je ne sais pas quoi; c'est la Chouette qui doit venir ici tout à l'heure rapporter le portefeuille et savoir de quoi il retourne, pour aller le redire au Maître-d'École, qui se charge du reste. »

Fleur-de-Marie tressaillit.

Rodolphe sourit dédaigneusement.

« Deux mille francs pour vous faire quelque chose!

maître Rodolphe... ça me fait penser (sans comparaison) que lorsque je vois afficher cent francs de récompense pour un chien perdu, je me dis modestement à moi-même : Animal, tu te perdras, qu'on ne donnerait pas seulement cent liards pour te ravoir... Deux mille francs pour vous faire quelque chose !... Qui êtes-vous donc ?

— Je te l'apprendrai tout à l'heure.

— Suffit, maître... Quand j'ai eu entendu cette proposition, je me dis : Il faut que je sache où perchent ces richards qui veulent lâcher le Maître-d'École aux trousses de M. Rodolphe ; ça peut servir. Quand ils s'éloignent, je sors de mes décombres, je les suis à pas de loup ; le grand et la petite rejoignent un fiacre au parvis Notre-Dame, ils montent dedans, moi derrière, nous arrivons boulevard de l'Observatoire. Il faisait noir comme dans un four, je ne pouvais rien voir ; j'entaille un arbre pour m'y reconnaître le lendemain.

— Très-bien, mon garçon.

— Ce matin j'y suis retourné. A dix pas de mon arbre... j'ai vu une ruelle fermée par une barrière... dans la boue de la ruelle des petits pas et des grands pas... au bout de la ruelle une petite porte de jardin où les pas cessaient... le nid du grand et de la petite doit être là.

— Merci, mon brave ; tu me rends, sans t'en douter, un grand service.

— Pardon ! excuse ! maître Rodolphe, je m'en doutais... c'est pour cela que je l'ai fait.

— Je le sais, mon garçon, et je voudrais pouvoir récompenser ton service autrement que par un remerciement... Malheureusement je ne suis qu'un pauvre diable d'ouvrier... quoiqu'on donne, comme tu dis, deux mille francs pour me faire quelque chose... Je vais t'expliquer cela...

— Bon, si ça vous amuse, sinon ça m'est égal... on vous monte un coup, je n'y oppose... le reste ne me regarde pas...

— Je devine ce qu'ils veulent... Écoute-moi bien : j'ai un secret pour tailler l'ivoire des éventails à la mécanique ; mais ce secret ne m'appartient pas à moi seul ; j'attends mon associé pour mettre ce procédé en pratique, et c'est sûrement le modèle de la machine que j'ai chez moi dont on veut s'emparer à tout prix ; car il y a beaucoup d'argent à gagner avec cette découverte.

— Le grand et la petite... sont donc... ?

— Des fabricants chez qui j'ai travaillé... et à qui je n'ai pas voulu donner mon secret. »

Cette explication parut satisfaisante au Chourineur, dont l'intelligence n'était pas singulièrement développée, et il reprit :

« Je comprends maintenant... Voyez-vous, les gueusards !... et ils n'ont pas seulement le courage de faire leurs mauvais coups eux-mêmes... Mais, pour en finir, voilà ce que je me suis dit ce matin : Je sais le rendez-vous de la Chouette et du grand, je vais aller les attendre, j'ai de bonnes jambes ; mon maître débardeur m'attendra, tant pis... J'arrive ici... je vois ce trou, je vas prendre une brassée de fumier là-bas, je me cache jusqu'au bout du nez, et j'attends la Chouette... Mais voilà-t-il pas que vous déboulez dans la plaine et que cette pauvre Goualeuse vient justement s'asseoir au bord de mon parc ; alors, ma foi, j'ai voulu faire une farce, et j'ai crié comme un brûlé en sortant de ma litière...

— Maintenant, quel est ton dessein ?..

— Attendre la Chouette qui, bien sûr, arrivera la première, tâcher d'entendre ce qu'elle dira au grand, parce que cela peut vous servir. Il n'y a que ce tronc d'arbre-là renversé dans ce champ ; de cet endroit on voit partout dans la plaine, c'est comme fait exprès pour s'y asseoir... Le rendez-vous de la Chouette est à quatre pas, à l'embranchement de la route ; il y a à parier qu'ils viendront s'asseoir ici ; s'ils n'y viennent pas... si je ne peux rien entendre... quand ils seront séparés, je tombe sur la Chouette, ça sera toujours ça, je lui paye ce que je lui dois pour la dent de la Goualeuse, et je lui tords le cou jusqu'à ce qu'elle me dise le nom des parents de la pauvre fille, puisqu'elle dit qu'elle les connaît... Qu'est-ce que vous dites de mon idée, maître Rodolphe ?

— Il y a du bon, mon garçon ; mais il faut corriger quelque chose à ton plan.

— Oh ! d'abord, Chourineur, ne vous faites pas de mauvaise querelle pour moi... Si vous battez la Chouette, le Maître-d'École...

— Assez, ma fille... La Chouette me passera par les mains... Tonnerre ! c'est justement parce qu'elle a le Maître-d'École pour la défendre que je doublerai la dose.

— Écoute, mon garçon, j'ai un meilleur moyen de venger la Goualeuse des méchancetés de la Chouette. Je te dirai cela plus tard. Quant à présent, dit Rodolphe en s'éloignant de quelques pas de la Goualeuse, et en baissant la voix, quant à présent, veux-tu me rendre un vrai service ?..

— Parlez, maître Rodolphe.

— La Chouette ne te connaît pas ?

— Je l'ai vue hier pour la première fois au tapis franc...

— Voilà ce qu'il faudra que tu fasses... Tu te cacheras d'abord ; mais lorsque tu la verras près d'ici, tu sortiras de ton trou.

— Pour lui tordre le cou ?...

— Non... plus tard !... aujourd'hui il faut seulement l'empêcher de parler avec le grand... Voyant quelqu'un avec elle, il n'osera pas approcher... S'il approche, ne la quitte pas d'une minute... il ne pourra pas lui faire ses propositions devant toi...

— Si l'homme me trouve curieux... j'en fais mon affaire... ça n'est ni un Maître-d'École, ni un maître Rodolphe. Je suis la Chouette comme son ombre. L'homme ne dit pas un mot que je ne l'entende, il finit par filer... et après je donne une tournée à la Chouette ? Je tiens à ça... c'est mon petit verre.

— Pas encore... La borgnesse ne sait pas si tu es voleur ou non ?

— Non, à moins que le Maître-d'École lui ait parlé de moi d'avance et lui ait dit que c'était pas dans mon idée...

— S'il le lui a dit, tu auras l'air d'avoir changé de principes ?

— Moi !

— Toi !...

— Tonnerre ! M. Rodolphe... Mais dites donc... hum ! hum !... ça ne me va guère, cette farce-là...

— Tu ne feras que ce que tu voudras... tu verras bien si je te propose une infamie... Une fois l'homme éloigné, tu tâcheras d'amadouer la Chouette. Comme elle sera furieuse de la bonne aubaine qu'elle aura manquée, tu tâcheras de la calmer en lui disant que tu sais un bon coup à faire, que tu es là pour attendre ton complice, et que, si le Maître-d'École veut en être... il y a beaucoup d'or à gagner...

— Tiens... tiens... tiens.

— Au bout d'une heure d'attente tu lui diras : « Mon camarade ne vient pas... c'est remis, » et tu prendras rendez-vous avec la Chouette et le Maître-d'École... pour demain... de bonne heure. Tu comprends ?

— Je comprends.

— Et ce soir tu te trouveras, à dix heures, au coin des Champs-Élysées et de l'allée des Veuves ; je t'y joindrai et je te dirai le reste...

— Si c'est un piège, prenez garde !... Le Maître-d'École est malin ;... vous l'avez battu... au moindre doute, il est capable de vous tuer.

— Sois tranquille...

— Tonnerre ! c'est farce... mais vous faites de moi ce que vous voulez... C'est pas l'embarras, quelque chose me dit qu'il y a un bouillon à boire pour le Maître-d'École et pour la Chouette... Pour tant... un mot encore, M. Rodolphe.

— Parle.

— Ce n'est pas que je vous croie susceptible de tendre une souricière au Maître-d'École pour le faire pincer par la police... C'est un gueux fini, qui mérite cent fois la mort... mais le faire arrêter... c'est pas ma partie.

— Ni la mienne, mon garçon ; mais j'ai un compte à régler avec lui et avec la Chouette, puisqu'ils comptent avec les gens qui m'en veulent... et à nous deux, nous en viendrons à bout, si tu m'aides.

— Oh bien ! alors, comme le mâle ne vaut pas mieux que la femelle... j'en suis... Mais vite, vite, s'écria le Chourineur, j'aperçois là-bas, là-bas, un point blanc ; ça doit être le béguin de la Chouette... Partez, je me remets dans mon trou.

— Et ce soir à dix heures...

— Au coin de l'allée des Veuves et des Champs-Élysées ; c'est dit... »



Fleur-de-Marie n'avait pas entendu cette dernière partie de l'entretien du Chourineur et de Rodolphe. Elle remonta en fiacre avec son compagnon de voyage.

## X. — LES SOUHAITS.

Après son entretien avec le Chourineur, Rodolphe resta quelques moments préoccupé, pensif. Fleur-de-Marie, n'osant interrompre le silence de son compagnon, le regardait tristement.

Rodolphe, relevant la tête, lui dit en souriant avec bonté :

« A quoi pensez-vous, mon enfant ? La rencontre du Chourineur vous a été désagréable, n'est-ce pas ? Nous étions si gais !

— C'est au contraire un bien pour nous, M. Rodolphe, puisque le Chourineur pourra vous être utile.

— Cet homme ne passait-il pas, parmi les habitués du tapis franc, pour avoir encore quelques bons sentiments ?

— Je l'ignore, M. Rodolphe... Avant la scène d'hier, je l'avais vu souvent, je lui avais à peine parlé... je le croyais aussi méchant que les autres...

— Ne pensons plus à tout cela, ma petite Fleur-de-Marie. J'aurais du malheur si je vous attristais, moi qui justement voulais vous faire passer une bonne journée.

— Oh ! je suis bien heureuse ! Il y a si longtemps que je ne suis sortie de Paris !

— Depuis vos parties en milord avec Rigolette ?

— Mon Dieu, oui, M. Rodolphe... C'était au printemps... mais, quoique nous soyons en automne, ça me fait tout autant de plaisir. Quel beau soleil il fait !... Voyez donc ces petits nuages roses là-bas... là-bas... et cette colline !... avec ces jolies maisons blanches au milieu des arbres... Comme les feuilles sont encore vertes ! c'est étonnant au mois d'octobre, n'est-ce pas, M. Rodolphe ? Mais à Paris les feuilles se fanent si vite... Et là-bas... cette volée de pigeons... les voilà qui s'abattent sur le toit d'un moulin... Dans les champs on ne se lasse pas de regarder, tout est amusant.

— C'est un plaisir de voir combien vous êtes sensible à ces riens qui font le charme de l'aspect de la campagne, Fleur-de-Marie !

En effet, à mesure que la jeune fille contemplait le tableau calme et riant qui se déroulait autour d'elle, sa physionomie s'épanouissait de nouveau.

« Et là-bas, ce feu de chaume dans les terres

labourées, la belle fumée blanche qui monte au ciel... et cette charrue avec ses deux bons gros chevaux gris... Si j'étais homme, comme j'aimerais l'état de laboureur !... Être au milieu d'une plaine à suivre sa charrue... en voyant bien loin de grands bois, par un beau temps comme aujourd'hui, par exemple !... c'est pour le coup que ça vous donnerait envie de chanter de ces chansons un peu tristes, qui vous font venir les larmes aux yeux., comme *Geneviève de Brabant*. Est-ce que vous connaissez la chanson de *Geneviève de Brabant*, M. Rodolphe ?

— Non, mon enfant ; mais, si vous êtes gentille, vous m'e la chanterez tantôt, nous avons toute notre journée à nous... »

A ces mots, par un brusque revirement de pensée, songeant qu'après ces heures de liberté passées à la campagne, elle rentrerait dans son bouge infect, la pauvre Goualeuse cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

Rodolphe, surpris, dit à la Goualeuse :

« Qu'avez-vous, Fleur-de-Marie, qui vous chagrine ?

— Rien... rien, M. Rodolphe. » Et elle essuya ses yeux en tâchant de sourire. « Pardon si je m'attriste... n'y faites pas attention... je n'ai rien, je vous jure... c'est une idée... je vais être gaie.

— Mais vous étiez si joyeuse tout à l'heure !...

— C'est pour ça..., » répondit naïvement Fleur-de-Marie en levant sur Rodolphe ses yeux encore humides de larmes.

Ces mots éclairèrent Rodolphe ; il devina tout. Voulant chasser l'humeur sombre de la jeune fille, il lui dit en souriant :

« Je parie que vous pensiez à votre rosier ? Vous regrettez, j'en suis sûr, de ne pouvoir lui faire partager notre promenade. »

La Goualeuse prit le prétexte de cette plaisanterie pour sourire ; peu à peu ce léger nuage de tristesse s'effaça de son esprit ; elle ne pensa qu'à jouir du présent et à s'étourdir sur l'avenir... La voiture arrivait près de Saint-Denis, la haute flèche de l'église se voyait au loin.

« Oh ! le beau clocher ! s'écria la Goualeuse.

— C'est le clocher de Saint-Denis, une église

superbe... Voulez-vous la voir? Nous ferons arrêter le fiacre. »

La Goualeuse baissa les yeux.

« Depuis que je suis chez l'ogresse, je ne suis point entrée dans une église; je n'ai pas osé. A la prison, au contraire, j'aimais tant à chanter à la messe! et, à la Fête-Dieu, nous faisons de si beaux bouquets d'autel!

— Mais Dieu est bon et élément: pourquoi craindre de le prier, d'entrer dans une église?

— Oh! non, non... M. Rodolphe... ce serait comme une impiété... C'est bien assez d'offenser le bon Dieu autrement. »

Après un moment de silence, Rodolphe dit à la Goualeuse:

« Jusqu'à présent, avez-vous aimé quelqu'un?

— Jamais, M. Rodolphe!

— Pourquoi cela?

— Vous avez vu les gens qui fréquentaient le tapis franc... Et puis, pour aimer, il faut être honnête.

— Comment cela?

— Ne dépendre que de soi... pouvoir... Mais, tenez, si ça vous est égal, M. Rodolphe, je vous en prie, ne parlons pas de ça...

— Soit, Fleur-de-Marie, parlons d'autre chose... Mais qu'avez-vous à me regarder ainsi? voilà encore vos beaux yeux pleins de larmes... Vous ai-je chagrinée?

— Oh! au contraire; mais vous êtes si bon pour moi que cela me donne envie de pleurer... et puis vous ne me tutoyez pas... et puis, enfin, on dirait que vous ne m'avez emmenée que pour mon plaisir à moi, tant vous avez l'air satisfait de me voir heureuse. Non content de m'avoir défendue hier... vous me faites passer aujourd'hui une pareille journée avec vous...

— Vraiment, vous êtes heureuse?

— D'ici à bien longtemps je n'oublierai ce bonheur-là.

— C'est si rare, le bonheur!...

— Oui, bien rare...

— Ma foi, moi, à défaut de ce que je n'ai pas, je m'amuse quelquefois à rêver ce que je voudrais avoir, à me dire: Voilà ce que je désirerais être... voilà la fortune que j'ambitionnerais... Et vous, Fleur-de-Marie, quelquefois ne faites-vous pas aussi de ces rêves-là, de beaux châteaux en Espagne?

— Autrefois, oui, en prison; avant d'entrer chez l'ogresse, je passais ma vie à ça et à chanter; mais depuis, c'est plus rare... Et vous, M. Rodolphe, qu'est-ce que vous ambitionneriez donc?

— Moi, je voudrais être riche, très-riche... avoir des domestiques, des équipages, un hôtel, aller

dans un beau monde, tous les jours au spectacle. Et vous, Fleur-de-Marie?

— Moi, je ne serais pas si difficile: de quoi payer l'ogresse, quelque argent d'avance pour avoir le temps de trouver de l'ouvrage, une gentille petite chambre bien propre, d'où je verrais des arbres en travaillant.

— Beaucoup de fleurs sur votre fenêtre?...

— Oh! bien sûr... Habiter la campagne si ça se pouvait, et voilà tout...

— Une petite chambre, de l'ouvrage, c'est le nécessaire; mais quand on n'a qu'à désirer, on peut bien se permettre le superflu... Est-ce que vous ne voudriez pas avoir des voitures, des diamants, de belles toilettes?

— Je n'en voudrais pas tant... Ma liberté, vivre à la campagne, et être sûre de ne pas mourir à l'hôpital... Oh! cela surtout... ne pas mourir là!... Tenez, M. Rodolphe, souvent cette pensée me vient... elle est affreuse!

— Hélas! nous autres pauvres gens...

— Ce n'est pas pour la misère... que je dis cela... Mais après... quand on est morte...

— Eh bien!

— Vous ne savez donc pas ce qu'on fait de vous après, M. Rodolphe?

— Non...

— Il y a une jeune fille que j'avais connue en prison... Elle est morte à l'hôpital... On a abandonné son corps aux chirurgiens..., murmura la malheureuse en frissonnant.

— Ah! c'est horrible! Comment, malheureuse enfant, vous avez souvent de ces sinistres pensées?...

— Cela vous étonne, n'est-ce pas, M. Rodolphe? que j'aie de la honte... pour après ma mort... Hélas! mon Dieu... on ne m'a laissée que celle-là... »

Ces douloureuses et amères paroles attristèrent profondément Rodolphe.

La Goualeuse, voyant l'air sombre de son compagnon, lui dit timidement:

« Pardon, M. Rodolphe, je ne devrais pas avoir de ces idées-là... Vous m'emmenez avec vous pour être joyeuse, et je vous dis toujours des choses si tristes... si tristes! Mon Dieu, je ne sais pas comment cela se fait, c'est malgré moi... Je n'ai jamais été plus heureuse qu'aujourd'hui; et pourtant, à chaque instant, les larmes me viennent aux yeux... Vous ne m'en voulez pas, dites, M. Rodolphe? D'ailleurs... vous voyez... cette tristesse s'en va... comme elle est venue... bien vite... Maintenant... je n'y songe déjà plus... Je serai raisonnable... Tenez, M. Rodolphe... regardez mes yeux... »

Et Fleur-de-Marie, après avoir deux ou trois fois fermé ses yeux pour en chasser une larme rebelle, les ouvrit tout grands... bien grands, et regarda Rodolphe avec une naïveté charmante.

« Fleur-de-Marie, je vous en prie, ne vous contraignez pas... Soyez gaie, si vous avez envie d'être gaie... triste, s'il vous plaît d'être triste... Mon Dieu, moi qui vous parle, quelquefois j'ai comme vous des idées sombres... Je serais très-malheureux de feindre une joie que je ne ressentirais pas...

— Vraiment, M. Rodolphe, vous êtes triste aussi quelquefois ?

— Sans doute ; mon avenir n'est guère plus beau que le vôtre... Je suis sans père ni mère... que demain je tombe malade, comment vivre ? Je dépense ce que je gagne au jour le jour.

— Ça, c'est un tort, voyez-vous... un grand tort, M. Rodolphe, lui dit la Goualeuse d'un ton de grave remontrance qui le fit sourire ; vous devriez mettre à la caisse d'épargne... Moi, tout mon mauvais sort est venu de ce que je n'ai pas économisé mon argent... Avec cent francs devant lui, un ouvrier n'est jamais aux crochets de personne, jamais embarrassé... et c'est bien souvent l'embarras qui vous conseille mal.

— Cela est très-sage, très-sensé, ma bonne petite ménagère. Mais cent francs... comment amasser cent francs ?

— Mais, M. Rodolphe, c'est bien simple : faisons un peu votre compte ; vous allez voir... Vous gagnez, n'est-ce pas, quelquefois jusqu'à cinq francs par jour ?

— Oui, quand je travaille.

— Il faut travailler tous les jours. Êtes-vous donc si à plaindre ? Un joli état comme le vôtre... peintre en éventails... mais ça devrait être pour vous un plaisir... Tenez, vous n'êtes pas raisonnable, M. Rodolphe ! ajouta la Goualeuse d'un ton sévère. Un ouvrier peut vivre, mais très-bien vivre, avec trois francs ; il vous reste donc quarante sous, au bout d'un mois soixante francs d'économie... Soixante francs par mois... mais c'est une somme !

— Oui ; mais c'est si bon de flâner, de ne rien faire !

— M. Rodolphe, encore une fois, vous n'avez pas plus de raison qu'un enfant...

— Eh bien ! je serai raisonnable, petite grondeuse ; vous me donnez de bonnes idées... Je n'avais pas songé à cela...

— Vraiment ? dit la jeune fille en frappant dans ses mains avec joie. Si vous saviez combien vous me rendez contente !... Vous économiserez quarante sous par jour ! bien vrai ?

— Allons... j'économiserai quarante sous par jour, dit Rodolphe en souriant malgré lui.

— Bien vrai ? bien vrai ?

— Je vous le promets...

— Vous verrez comme vous serez fier des premières économies que vous aurez faites... Et puis ce n'est pas tout... si vous voulez me promettre de ne pas vous fâcher...

— Est-ce que j'ai l'air bien méchant ?

— Non, certainement... mais je ne sais pas si je dois...

— Vous devez tout me dire, Fleur-de-Marie...

— Eh bien ! enfin, vous qui... on voit ça, êtes au-dessus de votre état... comment est-ce que vous fréquentez des cabarets comme celui de l'ogresse ?

— Si je n'étais pas venu dans le tapis franc, je n'aurais pas le plaisir d'aller à la campagne aujourd'hui avec vous, Fleur-de-Marie.

— C'est bien vrai, mais c'est égal, M. Rodolphe... Je suis aussi heureuse que possible de ma journée, eh bien ! je renoncerais de bon cœur à en passer une pareille, si cela pouvait vous faire du tort.

— Au contraire, puisque vous m'avez donné d'excellents conseils de ménage.

— Et vous les suivrez ?

— Je vous l'ai promis, parole d'honneur. J'économiserai au moins quarante sous par jour...

A ce moment, Rodolphe dit au cocher, qui avait dépassé le village de Sarcelles : « Prends le premier chemin à droite, tu traverseras Villiers-le-Bel, ensuite tu tourneras à gauche, puis tu iras toujours tout droit. »

« Maintenant que vous êtes contente de moi, Fleur-de-Marie, reprit Rodolphe, nous pouvons nous amuser, comme nous le disions tout à l'heure, à faire des châteaux en Espagne. Ça ne coûte pas cher, vous ne me reprocherez pas ces dépenses-là.

— Oh ! celles-là, non... Voyons, faisons votre château en Espagne.

— D'abord... le vôtre, Fleur-de-Marie.

— Voyons si vous devinerez mon goût, M. Rodolphe.

— Essayons... Je suppose que cette route-ci... je dis celle-ci parce que nous y sommes...

— C'est juste, il ne faut pas aller chercher si loin.

— Je suppose donc que cette route-ci nous mène à un charmant village, très-éloigné de la grande route.

— Oui, c'est bien plus tranquille.

— Il est bâti à mi-côte, et entremêlé de beaucoup d'arbres.

— Il y a tout auprès une petite rivière...

— Justement... une petite rivière. A l'extrémité



LES

# MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

---

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

---

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—  
1844